

s'approcher sa dernière heure, La *consumption*, à laquelle il a succombé, quelque rapide qu'elle ait été, lui a laissé le temps de se bien préparer à la visite du Maître. Il apprit sans frayeur le danger qui le menaçait. "Notre Seigneur nous a appris à mourir," disait-il en montrant le crucifix, quelques heures avant sa mort.

C'est le second élève dont notre jeune séminaire déplore la perte. Nous voyons en eux deux protecteurs puissants auprès de Dieu.

Les obsèques de notre regretté confrère ont eu lieu hier matin à l'église de Chicoutimi; on y voyait un peuple nombreux. Nous y avons remarqué toutes les notabilités de notre village.

Le service divin fut célébré par M. le Supérieur, M. l'abbé Boulianne remplissait les fonctions de diacre, et M. l'abbé Cimon celles de sous-diacre. L'Union Sainte Cécile exécuta une messe funèbre en quatre parties. M. le supérieur, d'une voix émue fit ressortir les solennels enseignements que devait nous donner cette tombe prête à se refermer sur l'un de nous. Comment aurions nous pu retenir nos larmes, en entendant ce texte de St. Luc si bien en rapport dans toutes les circonstances qu'il rappelle, avec la triste cérémonie qui nous réunissait: *Eccc defunctus efferebatur filius unicus matris suæ, et hæc vidua erat; et turba civitatis multa cum illa.*

Qu'il repose en paix.

\* \* \*

Monseigneur l'Archevêque a bien voulu nous donner communication de la lettre suivante, elle complète admirablement la dernière correspondance.

Chicoutimi, 25 nov. 1877.

A Sa Grâce,

Monseigneur l'Archevêque de Québec.  
Monseigneur,

J'ai à remplir aujourd'hui auprès de votre Grâce un bien pénible devoir en lui faisant part de l'affliction profonde dans laquelle se trouve actuellement plongé le Petit Séminaire de Chicoutimi.

Pour la seconde fois depuis cinq ans, la mort s'est choisi une victime parmi les pensionnaires de notre maison. Napoléon Boulet, élève de rhétorique, âgé de 23 ans, est mort ce soir sur les sept heures d'une consommation galopante. Ses dernières paroles ont été l'invocation des saints noms de Jésus, Marie et Joseph.

Ce jeune homme était le modèle de toute la communauté par son humilité, sa douceur, son obéissance, son amour du devoir bien accompli et sa grande piété. Ses professeurs me disaient, il

n'y a qu'un instant, qu'ils n'ont jamais eu un mot de reproche à lui adresser; aussi sa mort a-t-elle été un véritable reflet de sa vie, celle d'un saint. Dieu l'a sans doute trouvé mûr pour le ciel, et, il veut, en le dérochant à notre affection, nous donner en lui un protecteur au ciel.

J'ai l'honneur d'être,  
Monseigneur,  
de votre Grâce,  
le très humble serviteur,  
D. RACINE, P'tre.

### L'Abaille.

"Forsan et tunc olim meminisse juvabit"

QUÉBEC, 6 DECEMBRE 1877

#### Nos Retraites Annuelles.

L'homme aime à se replier de temps en temps sur lui-même, et à repasser les souvenirs de sa vie intime. Quelquefois, pour lutter contre l'oubli, il trace à la hâte des notes qu'il conserve; c'est son histoire à lui, et plus tard, en se relisant il retrouve son passé, sa jeunesse, ses amis des premiers jours; source de jouissances, s'il a été vertueux, d'amers retours, s'il a gaspillé sa vie. Les sociétés font comme les individus, et notre petit peuple d'écoliers ne veut pas rester en arrière. Mais cette pauvre *Abaille*, appelée à fixer la trace de ces générations fugitives qui se succèdent en cette maison, est encore toute étourdie de sa brusque résurrection. On lui pardonnera donc de procéder avec un peu d'hésitation et de timidité: il lui fut encore essayer ses ailes. Recueillons cependant aujourd'hui quelques souvenirs.

Parmi les heures les plus solennelles de notre vie de collège, nous pouvons, en toute assurance, placer celles qui s'écoulaient, chaque année, au sein de la retraite. C'est pourquoi nous attendons de nos lecteurs un bienveillant accueil, si nous jetons avec eux un coup d'œil rapide sur les retraites prêchées au Petit Séminaire de Québec depuis le commencement de ce siècle. Les noms, les lieux, les dates du passé ne nous paraissent pas dépourvus de tout intérêt.

Cette année, nous avons fait, pour la première fois, la retraite à la grande chapelle. Depuis 1825, elle s'était régulièrement donnée à "la Congrégation." Mais, avec les années, notre phalange se multipliait, et dès 1851, il était question de transporter le théâtre de nos pieux exercices dans un local plus grand. Cependant, ce n'est qu'après vingt-six années d'hésitation, que cette idée s'est réalisée sous l'impulsion de la nécessité. Il est si difficile de rompre avec une coutume, quand elle est chère,

et vieille d'un demi siècle! Et quel lieu pouvait être plus favorable au recueillement, pour des enfants de Marie, que le sanctuaire de leur mère? C'est à regret que nous l'avons quitté; mais la pensée que l'œil d'une mère suit partout son enfant avec sollicitude, nous a consolés du sacrifice. Du reste, le nouveau local est de beaucoup plus commode et plus spacieux que l'ancien. Dans le chœur, en face de l'autel, étaient les dignitaires de la Congrégation; du côté de l'épître étaient rangés les élèves-pensionnaires des classes supérieures, du côté de l'évangile, les externes. Les autres classes étaient distribuées dans la nef selon le même ordre, et le jubé avait été assigné pour domaine à nos amis de la petite salle.

Messieurs les Séminaristes ont été dirigés par le Rév. P. Hamond, de la compagnie de Jésus. Les élèves des classes inférieures ont reçu les instructions du Rév. M. Billion, Sulpicien, vieil ami de l'enfance. Nous avons entendu dire tout le bien possible de ces deux prédicateurs. Pour nous, nous avons eu, pour la seconde fois, le bonheur d'entendre un fils de St. Dominique.

Nous pouvons dire que la retraite de cette année est une des plus belles qui aient jamais été prêchées au Petit Séminaire de Québec, une de celles qui laissent leur marque dans la vie. Inutile d'entreprendre l'éloge du prédicateur. Quoique membre d'un ordre nouvellement établi en notre pays, le Père Mothon est connu parmi nous, et ce que j'en pourrais dire resterait au-dessous des impressions qu'il a laissées dans les cœurs; impressions qui se sentent mais ne s'écrivent pas et qui font son plus bel éloge. Qu'il faisait bon l'entendre nous retracer, en un saisissant tableau, les grandes vérités de notre foi! Quand on porte en son âme une puissante conviction, il n'est pas difficile de trouver le chemin des cœurs. La vérité, la noble vérité, seule, sans imaginations vaines et dite avec la force et la chaleur d'une âme sincère, voilà tout le secret de nos propres émotions. Qui pourrait ne pas trouver sublime le rôle de ces hommes qui s'efforcent de faire sentir à leurs frères la vanité de ce qui passe et de jeter dans les âmes des pensées de salut?

Nous arrêter un peu à ces exercices auxquels nous avons pris part et qui nous laissent de si beaux souvenirs n'était que justice. Mais nous nous sommes promis de jeter un regard rapide sur le passé. Nous avons interrogé les vieillards d'Israël et les vieillards nous ont dit: au commencement du siècle soixante ou quatre-vingts étudiants à peine, pensionnaires et externes, fréquentaient cette maison. Permis à certains esprits